

*L'Égypte dans l'imaginaire de Roucher :  
de l'égyptologie à l'égyptomanie*

Marie Breguet

Jean-Antoine Roucher (1745-1794) n'est jamais allé en Égypte. On peut se demander quelle était sa compétence pour en chanter les merveilles. Nous verrons que sa connaissance était avant tout livresque. Il ne faudra pas chercher l'accent de l'homme qui a voyagé et senti l'atmosphère du pays. Le poète a puisé impressions et images chez les auteurs grecs et latins, historiens et poètes. En premier lieu, Plutarque qui parle souvent de l'Égypte, lui a fourni matière à dissertar. L'Égypte est très présente dans *Les Mois*, vaste poème que Roucher publia en 1780<sup>1</sup> et grâce auquel il espérait se placer parmi les maîtres de la poésie descriptive. On trouve une allusion à ce pays dans les remarques de dix chants sur douze. Seuls les mois d'avril et de janvier ne comportent aucune référence directe à l'Égypte. Le poète s'est intéressé essentiellement à trois aspects du monde égyptien : le calendrier, la mythologie et le Nil.

La première allusion à l'Égypte se trouve dans les « Remarques » que le poète a souhaité ajouter au poème proprement dit. Sans surprise, pour un sujet destiné à chanter les mois, l'auteur s'intéresse au calendrier égyptien. Il s'interroge sur le commencement de l'année des peuples anciens et rappelle que « chez la plupart des nations de l'Asie, l'année a commencé au printemps<sup>2</sup>. » Le renouvellement de l'année correspondait ainsi au renouvellement de la nature. « Dans la suite, ce commencement

---

1. Datés de 1779, *Les Mois, poème en douze chants*, ne parurent qu'à la fin du mois de février 1780.

2. *Les Mois*, Paris, Quillau, 1779, in-4°, t. I, p. 28.

varia chez les différents peuples » notamment chez les Égyptiens qui « le placèrent vers la fin du mois d'août. » Le mois de septembre porte le nom de Paophi chez les Égyptiens. C'est « une allégorie de la station du Soleil en ce moment de l'année<sup>3</sup> » à l'équinoxe, explique Roucher. « Le calendrier des Égyptiens, des Grecs et des Romains plaçait le règne du mal en octobre<sup>4</sup>. »

Aussi le Dieu du Mal, jadis à ses autels,  
En ce mois ténébreux, voyait-il les mortels  
Humilier leurs fronts, et tout pâles d'alarmes,  
L'environner d'encens, de prières, de larmes.  
Memphis, croyant alors que ce Dieu redouté  
Triomphait du Soleil, en voilait la clarté,  
Memphis du Roi des airs déplorait la faiblesse :  
« Il languit, disait-elle, accablé de vieillesse.  
« Qui pourra lui prêter un solitaire appui !  
« Typhon<sup>5</sup> dans son courroux s'est armé contre lui. »  
Fidèles héritiers de ces pensers funèbres,  
Les Grecs vouaient ce Mois au démon des ténèbres<sup>6</sup>.

Ces précisions sur l'histoire du calendrier égyptien sont empruntées au fameux ouvrage de Court de Gébelin, le quatrième volume du *Monde primitif*, intitulé *Histoire civile, religieuse et allégorique du calendrier ou almanach*, paru en 1776. Roucher fut en effet très marqué par les recherches de Court de Gébelin. Sensible aux méthodes d'investigation et d'explication du grand savant, il recommande « les curieuses observations de M. de Gébelin sur les douze grands dieux des Romains et des Égyptiens<sup>7</sup>. »

Cette étude comparée des religions où l'Égypte tient une place essentielle, notamment en ce qui concerne le culte solaire, fournit au poète une ligne directrice pour la réalisation de son poème en douze chants. Déjà dans son *Cours de littérature* (1799), La Harpe le lui reproche : « Rien n'est plus mal imaginé que de construire la machine d'un poème sur les

3. *Ibid.*, t. II, p. 25.

4. *Ibid.*, t. II, p. 114-115.

5. Les Grecs identifièrent le dieu égyptien Seth, frère d'Osiris et d'Isis, à Typhon, fils du Tartare et de Gaia (la Terre) né, selon Hésiode, après la victoire de Zeus sur les Titans. Dans la mythologie égyptienne, Osiris fut assassiné et son corps découpé en morceaux par son frère Seth.

6. *Les Mois*, t. II, p. 88-89.

7. *Ibid.*, t. I, p. 29.

recherches plus ou moins conjecturales de Court de Gébelin, combattues par d'autres hypothèses, et de mettre à contribution Pluche, Bailly, Boulanger et autres, pour nous apprendre que l'Hercule Thébain n'est autre que le soleil, et que les douze travaux de l'un ne sont que le passage de l'autre dans les douze signes. Eh ! que nous importe ? Qu'importe de rechercher avec l'auteur de *l'Antiquité dévoilée*, l'origine d'anciennes coutumes ou d'anciennes fêtes de certains peuples, ou maintenues ou abolies, pour prouver qu'elles se rapportent à la marche du soleil, à la crainte de le voir mourir, ou à la joie de le voir renaître ? Tout cela est mortellement froid en poésie, et n'est bon que pour les savants et les érudits qui s'amusaient de leurs hypothèses. Rien n'est plus froid que de se passionner, comme Roucher, pour un Soleil-Hercule, pour un Soleil conquérant. [...] dans vos fictions creuses il n'y a qu'une commémoration de vieilles sottises, qui, bien loin de valoir la vérité, ne valent pas même à beaucoup près, les fictions des Grecs ; et si ces dernières sont usées, ce n'est pas une raison pour leur substituer les rêveries orientales et septentrionales récemment déterrées par nos savants, et qui ne méritaient guère de l'être<sup>8</sup>. »

Le critique reprochait au chantre des *Mois* de n'avoir pas su choisir entre christianisme et paganisme. « Soyez, dans un poème, musulman, juif, chrétien ou idolâtre, ce que vous voudrez ; mais soyez quelque chose, si vous voulez me dire quelque chose<sup>9</sup>. » Syncretiste dans le poème proprement dit, mais érudit compilateur dans ses notes, tel en effet apparaît Roucher qui entraîne son lecteur là où son imagination et sa rêverie le portent. Dans un souci de renouvellement de la poésie, il tente une forme de poème où, pour la première fois selon La Harpe, le « délire extatique » tient lieu de muse inspiratrice. Par-delà les frontières du temps et de l'espace, le poète s'en remet au Soleil :

Toi qui de la Nature enfanta l'harmonie,  
O SOLEIL ! c'est toi seul qu'implore mon génie.  
Sois l'astre de ma muse, et préside à mes vers :  
Comme toi, mon sujet embrasse l'univers<sup>10</sup>.

Examiner chaque mois et parcourir le monde pour noter les effets des

8 Jean-François de La Harpe, *Le Lycée ou Cours de littérature ancienne et moderne*, Paris, Agasse, 1799, rééd. Paris, Ledentu et P. Dupont, 1825, t. X, p. 431-432.

9. *Les Mois*, t. X, p. 432.

10. *Les Mois*, t. I, p. 2.

changements climatiques sur la nature et sur les hommes, c'était menacer de réduire l'œuvre à « une simple description des phénomènes réalisée par les Encyclopédistes<sup>11</sup>. » L'ambition de Roucher est tout autre. Dans un « ouvrage consacré à la peinture des révolutions causées par les seules forces de la Nature », tel qu'il le définit lui-même dans les Remarques du mois de décembre<sup>12</sup>, il n'hésite pas à revisiter les légendes mythologiques de l'Antiquité comme autant de visions allégoriques des phénomènes de la nature.

Dans un souci de mythologie comparée, pour comprendre le monde qui l'entoure, Roucher s'est intéressé aux divinités égyptiennes. Le culte solaire notamment a retenu son attention, et cela dès ses premiers essais pour la rédaction des *Mois*. Le poète s'interroge sur les lieux du culte solaire, dans un *Hymne au Soleil*, de la première version des *Mois* en octosyllabes :

Prince du jour, vois les mortels  
Te consacrer dans tous les âges,  
Dans les climats les plus sauvages,  
Des bois, des Palais, des Autels,  
[...]  
Dans une éternelle harmonie,  
Les mondes soumis à ta loi  
Chantent ta puissance infinie.

Dans ses annotations à cette première manière, il fournit un exemple de palais élevé justement en Égypte à la gloire du soleil : « Pline assure que le fameux labyrinthe d'Égypte, bâti à l'extrémité méridionale du Lac Mœris<sup>13</sup>, était un édifice consacré au Soleil<sup>14</sup>. »

Plus loin, afin d'expliquer l'origine des feux de la Saint-Jean, il adopte le point de vue de Court de Gébelin : « les feux de la Saint-Jean ont succédé aux feux sacrés allumés à minuit au moment du solstice, chez les Orientaux, qui figuraient par cette flamme le renouvellement de leur année. » « Les Égyptiens, ajoute-t-il, ayant une existence plus nouvelle



Vivant Denon, *Voyage dans la Basse et Haute Égypte pendant les campagnes du général Bonaparte*, tome 3, Vieillards (détail).

que les Peuples de l'Orient, et en ayant emprunté presque tous les usages, ils auront défigurés par succession de temps le motif qu'avaient eu leurs pères en instituant ces feux du solstice, et que ce peuple superstitieux se sera plu à leur donner une origine fabuleuse. » Les Égyptiens croyaient en effet que la terre avait subi un incendie universel. Cette légende passa dans la mythologie grecque avec l'histoire de Phaéton, fils du Soleil, et de sa chute.

Dans les notes du mois d'août, le poète rappelle que « vers le quinzième jour du mois d'août, qui du temps d'Auguste ouvrit et termina leur année, les Égyptiens célébraient l'apothéose de la déesse Nephthys, et son entrée glorieuse dans les Cieux. Cette déesse vierge était un personnage allégorique par lequel ils représentaient l'année qui venait de triompher de toutes les intempéries. L'année recommençait le lendemain, avec la fête de Mercure et de la Canicule, ou du Chien. Ce jour s'appelait *Ros*, et

11. Edouard Guitton, *Jacques Delille (1738-1813) et le poème de la nature en France de 1750 à 1820*, Paris, Klincksieck, 1974, p. 298.

12. *Les Mois*, t. II, p. 246.

13. Nom donné par les Grecs au lac que les Égyptiens appelaient Mer-our, situé sur la rive gauche du Nil, dans le Fayoum. C'est l'actuel Birket Karoun.

14. *Les Mois*, t. I, p. 232.

on le représentait aux yeux par la figure du Messager des Dieux, auprès duquel on plaçait un chien. Ajoutons que dans le même temps où l'on célébrait le jour de *Ros*, l'Égypte était, comme elle l'est encore, annuellement affligée de maladies épidémiques, occasionnées par le séjour et la retraite des eaux du Nil<sup>15</sup>. » Souvent représentée avec un disque solaire enserré entre des cornes lyriformes, la déesse Nephthys, sœur d'Isis et d'Osiris, joue un rôle important dans la légende osirienne.

Au mois de septembre, « les Égyptiens honoraient la grossesse d'Isis, grossesse allégorique, qui désignait les semailles qu'on venait de confier à la terre. La terre en effet était alors pour les Égyptiens grosse de la moisson prochaine<sup>16</sup>. »

« Le troisième mois de l'année égyptienne, réformée par Auguste, répondait dans sa plus grande partie à celui de novembre. Appelé *Athyr*, du nom de Vénus, il était consacré à cette déesse, qui selon la mythologie la plus ancienne naquit au sein de la Mer; car les premiers peuples avaient cru que l'univers était sorti des eaux. [...] Quoi qu'il en soit, c'était avec juste raison que l'Égypte adorait en ce Mois la Déesse, fille des eaux, puisque le Nil, rentré dans son lit, laisse éclore de toutes parts dans les campagnes qu'il a quittées les fleurs, les fruits, les grains et la verdure, fécondés par son limon. Voilà encore pourquoi l'Égypte célébrait à cette époque la fête d'Osiris perdu et retrouvé, c'est-à-dire, la fête du Soleil qui renaît et ramène le printemps. » Roucher décrivait rapidement la cérémonie de quatre jours au cours de laquelle les prêtres portaient jusqu'à la mer l'arche sacrée où avait été enfermé Osiris. La légende rapportait que Seth, jaloux de son frère Osiris, l'avait emprisonné dans un coffre, au cours d'un festin, puis l'avait jeté dans le Nil. Partie à sa recherche, Isis, sœur et épouse d'Osiris, l'avait retrouvé sur le rivage de Byblos. Plus loin dans ses remarques le poète revenait encore sur cette fête d'Osiris, pour expliquer l'épithète de « mystique » qu'il avait empruntée à Virgile au sujet du van, ce large panier à fond plat qui sert à vanner le blé.

L'autre arrondit le van, dont la sagesse antique  
Fit d'un culte épuré le symbole mystique.

15. *Ibid.*, t. I, p. 342.

16. *Ibid.*, t. II, p. 26.

Ainsi que le rappelle Roucher, Delille avait déjà expliqué cette épithète dans une note accompagnant sa traduction des *Géorgiques* (1770). Observons cependant que Delille avait écarté ce qualificatif dans sa version en vers français ! Roucher bien au contraire non seulement le reprend mais le développe, tout en citant presque intégralement la note du célèbre traducteur : « Les personnes qui étaient initiées aux Mystères, devaient être scrupuleusement vertueuses. Elles se regardaient comme séparées du vulgaire. C'est peut-être ce qui a fait employer le van dans la célébration des Mystères. Ce qui sépare la paille du grain, était un emblème propre à représenter la séparation des hommes vertueux d'avec le vulgaire des hommes vicieux<sup>17</sup>. » Roucher poursuivait : « J'ai adopté, comme on le voit dans les vers cités, cette explication ingénieuse, quoique l'usage de porter le van dans les Mystères ait une autre origine que l'auteur de l'*Histoire du ciel* a développée. Parmi les différents symboles que les Égyptiens enfermaient dans le coffre qu'ils portaient à la fête d'Osiris, soit que cet Osiris représentât l'état du monde, après le déluge, soit qu'il figurât ce même monde après la retraite de l'hiver, il est certain que ce peuple admettait le van comme l'emblème de l'agriculture. Osiris, sous les traits d'un enfant couché sur un van, disait aux yeux que le monde rajeuni se reposait sur l'agriculture, et ne pouvait subsister que par elle<sup>18</sup>. »

La référence à l'explication ingénieuse de Delille ne prend-elle pas dès lors une dimension ironique dans la bouche de Roucher qui lui substitue habilement l'explication de l'abbé Pluche ? À la différence du fameux traducteur de Virgile, Roucher manifeste un réel intérêt pour les mythologies anciennes et particulièrement égyptiennes où le culte solaire tient une place centrale. On le voit mal se contenter de ce rapide jugement de Delille sur l'Égypte, « un pays livré aux superstitions les plus grossières, et où la crédulité des peuples n'était égalée que par l'imposture des prêtres<sup>19</sup>. » En effet Roucher souligne l'importance de l'Égypte sur la

17. *Les Géorgiques, traduction nouvelle en vers français, avec des notes*, Paris, Bleuet, 1770, Livre I, note 36 expliquant le vers 166.

18. Dans l'*Histoire du Ciel où l'on recherche l'origine de l'idolâtrie et les méprises de la philosophie sur la formation des corps célestes, et de toute la nature*, Paris, Veuve Estienne, 1742, p. 84, 111-112 et 115, l'Abbé Antoine Pluche (1688-1761) explique ainsi le symbolisme de l'enfant couché sur le van. Nous n'avons pu cependant retrouver la citation exacte.

19. *Op. cit.*, livre IV, note 46 expliquant les vers 308-311.



pensée grecque. « Les Grecs étaient si peu de chose par eux-mêmes ! Peuple enfant, qu'on berçait de futilités agréables, pour arriver au premier jour de la Philosophie, il avait besoin de la sagesse d'autrui. Pythagore eut le courage de l'aller chercher : comme Thalès, Platon, Eudoxe et Apollonius, il voulut converser en Égypte avec les Prêtres, alors seuls dépositaires des connaissances humaines. Ces hommes, que la Grèce appelait « incommunicables », parce qu'en effet ils avaient de la peine à dévoiler leur science, exigèrent de Pythagore qu'il se fît circonci-re. Il y consentit ; et lorsqu'ils l'eurent initié à leurs mystères, qui n'étaient en partie qu'une théologie physique, toujours plus tourmenté du désir de s'instruire, notre Sage alla chercher de nouvelles lumières en Asie, chez les Brame<sup>20</sup>. »

Fidèle à Court de Gébelin, Roucher recherche une explication du monde à travers les mythes. Il use de leur pouvoir allégorique en poésie. C'est ainsi qu'il re-dit en tête des explications sur le dixième chant, mois de décembre : « En rapprochant les uns des autres les Calendriers des Peuples les plus célèbres de l'Antiquité, nous avons fait voir que presque toutes les Fêtes n'étaient qu'une représentation allégorique de la marche du Soleil dans le Zodiaque, et de ses diverses influences sur la Terre. Si cette vérité avait besoin de nouvelles preuves pour être adoptée, un coup d'œil rapide, jeté sur les Fastes religieux de la Perse, de l'Égypte, de la Grèce et de Rome, suffirait pour nous en convaincre. Je vais tenter cette nouvelle comparaison, persuadé que les Lecteurs qui savent réfléchir ne verront point sans intérêt comment l'Homme des temps anciens, guidé par le sentiment de ses besoins et d'une juste reconnaissance, honorait le premier des astres au moment, où, du point le plus bas de sa course, il semble revenir sur ses pas : espèce de *Naissance* annuelle qui fait sortir la Nature de l'état de mort, et sauve l'espèce humaine<sup>21</sup>. »

Après le culte de Mythra, le poète évoque le culte d'Isis pour n'en retenir que le symbolisme de la renaissance du soleil. Il y revient à maintes reprises, dans ses remarques du mois de décembre en particulier. Son adhésion à la franc-maçonnerie a sans aucun doute éveillé et renforcé son intérêt pour les religions à mystères et leurs rites initiatiques. Il doit être possible de tenter une lecture symbolique et initiatique des

20. *Les Mois*, t. II, p. 161.

21. *Ibid.*, t. II, p. 217.

*Mois* eux-mêmes. Roucher éprouve une profonde admiration pour la civilisation égyptienne. Il lui reconnaît une place unique dans l'histoire des hommes. On le découvre au détour d'observations, telles que celle-ci : à propos des sacrifices humains, « il faut en excepter les Égyptiens, qui, dit-on, furent la seule nation à qui on ne peut reprocher un pareil crime<sup>22</sup>. » Puis au temps de César, Alexandrie n'était-elle pas « alors le siège unique de l'Astronomie et des Sciences<sup>23</sup> » ?

Parmi les spectacles les plus grandioses de la nature, le Nil et ses inondations ne donnent-ils pas à Roucher l'occasion de se surpasser dans l'art de la description ? À la recherche des contrastes, il se laisse entraîner d'un extrême à l'autre de la planète. Au mois de juillet, après être monté au sommet des glaciers des Alpes, dont « la masse inébranlable insulte au Roi des airs », le poète emporte son lecteur vers d'autres latitudes :

Si je quitte ces lieux, si je vole aux climats,  
Que jamais n'ont blanchis la glace et les frimats,  
À mes regards encor ce mois offre en spectacle  
Le Nil, qui fuit sa rive et roule sans obstacle<sup>24</sup>.

Ce fleuve, qui long-tems nous cela son berceau<sup>25</sup>,  
Echappé de Goyame en rapide ruisseau,  
Du vaste Dambéa traverse le domaine.  
Sous des isles sans nombre il recourbe, il promène  
Ses flots purs, couronnés de lauriers toujours verts.  
Bientôt devenu Roi de vingt fleuves divers,  
Entraînant avec lui leurs ondes tributaires,  
Par de puissans États, par des lieux solitaires,  
Aux bornes de Nubie il court impétueux.

22. *Ibid.*, t. II, p. 228.

23. *Ibid.*, t. II, p. 221.

24. Note de Roucher : « La crue de ce fleuve, la plus grande merveille de l'Égypte, commence tous les ans aux approches du Solstice d'Été : mais il est environ un mois à grossir avant d'arriver à la hauteur nécessaire pour la fertilité des campagnes qu'il doit inonder. Le 15 ou le 20 de Juillet est ordinairement l'époque de son parfait accroissement. Il tient lieu à l'Égypte de rosées, et surtout de pluies, dont la Nature a privé cette partie de la terre. *Arida nec pluvio supplicare herba jovi.* (Tibulle) » Livre I, Elégie VII, vers 26 : « Et l'herbe desséchée n'implore pas la pluie de Jupiter. »

25. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, on crut découvrir les sources du Nil. En réalité, le Nil supérieur est formé de deux vastes cours d'eau, qui confondent leurs eaux à Karthoum : le Nil bleu qui était alors considéré comme le grand fleuve africain et le Nil blanc qui constitue le Nil proprement dit. On savait au XVIII<sup>e</sup> siècle que le Nil bleu prend sa source en Abyssinie au sud-ouest du lac Dembéah. Il fallut attendre la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> pour découvrir la source du Nil blanc, près du lac Victoria.

En vain pour le dompter, mille rocs tortueux  
 Du sauvage Mosho hérissent la contrée,  
 Et remparts de l'Égypte, en défendent l'entrée;  
 De ses flots mutinés que l'écume blanchit,  
 Le Nil couvre ces monts, s'enlève et les franchit;  
 Il tombe: les échos, dans les rocs qu'il inonde,  
 Répètent longuement le fracas de son onde.

Mais qu'il roule d'un cours plus bruyant et plus fier,  
 Aujourd'hui qu'étalé comme une vaste mer,  
 Il s'est enflé des eaux, dont l'humide Tropicque  
 Couvre depuis trois mois le sol Éthiopique!  
 Dans le calme annuel des vents Étésiens<sup>26</sup>,  
 En triomphe, il arrive aux bords Égyptiens,  
 Y répand en grondant sa vague débordée;  
 Tout nage: et cependant cette Égypte inondée  
 Rend grâces par des jeux, des festins et des chants,  
 Au fleuve nourricier égaré dans ses champs.  
 Pour elle, un mois entier n'est qu'une longue fête.

Qu'un destin différent pour l'Europe s'apprête<sup>27</sup>!

...

Pour ce tableau du Nil, Roucher s'était largement inspiré du poète anglais James Thomson (1700-1748) dont il avait réalisé une imitation plutôt réussie<sup>28</sup>. Quelques années plus tard, collaborateur de la *Bibliothèque universelle des Dames*, ouvrage de compilation et de vulgarisation, dont la parution s'étend de 1785 à 1791, il est chargé de la rédaction des trente volumes d'*Histoire* et des vingt volumes de *Voyages*. Dans le premier volume des *Voyages* (1785), il est amené à décrire les grands fleuves de la terre et parmi eux le Nil. «Le Nil enfin qui se rend de l'Abysinie à la Méditerranée par un cours d'environ mille lieues, durant lesquelles, comme l'a dit un Poète moderne :

Sous des isles sans nombre il recourbe, il promène  
 Ses flots purs, couronnés de lauriers toujours verts.»

26. Vents du Nord qui soufflent dans la Méditerranée chaque année après le lever de la canicule, et qui tempèrent la chaleur de l'été pendant quarante jours environ.

27. *Les Mois*, «Juillet», t. I, p. 258-259.

28. Cf. James Thomson, *The Seasons*, 1726-1730, «Summer», vers. Ce poème fut traduit pour la première fois en France, en 1759, par Madame Bontemps et son influence fut dès lors considérable. «Cet événement pourrait dater la naissance de la poésie descriptive en France», Edouard Guitton, *op. cit.*, p. 70.

Il n'était pas difficile de reconnaître Roucher sous le «Poète moderne» et de repérer les deux vers extraits des *Mois*.

Le poète reprend le topos d'un Nil bienfaisant, notamment dans l'énumération des fleuves au chant X (décembre):

Le Nil, le Sénégal et l'immense Amazone,  
 Trompant l'aridité de la brûlante Zone;  
 Tous, fleuves bienfaiteurs, que doit cet Univers  
 Aux Nuages, aux Vents, sombres fils des Hyvers<sup>29</sup>.

Il adopte l'image d'un Nil puissant, témoin du renouveau solaire, générateur de vie, au lendemain du solstice d'hiver, dans ce passage aux accents religieux, empruntés à la Bible:

Triomphe du Soleil, triomphe mémorable,  
 Qui, dans tous les climats embelli par la fable,  
 Et sous des noms divers d'âge en âge porté,  
 Par l'Europe et l'Asie est encore chanté!  
 Le Nil du Roi des ans attestait la puissance,  
 Alors que d'Harpocrate<sup>30</sup> il fêtait la naissance<sup>31</sup>.

Roucher reprend aussi la description de la peste, provoquée par la remontée des eaux du Nil. Il l'a placée au mois d'octobre, dans un vaste tableau où il dépeint la propagation dévastatrice du terrible fléau à travers le monde<sup>32</sup>. De son aveu même, il s'est directement inspiré cette fois-ci de l'œuvre d'un médecin et naturaliste réputé, Etienne-Louis Geoffroy (1725-1810) qui, en 1771, a publié *Hygiène, sive Ars sanitatem conservandi*, en vers latins<sup>33</sup>. L'auteur des *Mois* reproduit en notes trente-cinq vers du premier livre de ce poème latin. Il examine ainsi les origines supposées de la grande peste pendant trois pages, appelant encore à son aide le récit de l'empereur de Constantinople, Jean VI Cantacuzène<sup>34</sup>,

29. *Les Mois*, «Décembre», t. II, p. 216.

30. Les Grecs avaient adopté le dieu égyptien Horus, enfant d'Isis, sous le nom d'Harpocrate.

31. *Les Mois*, «Décembre», t. II, p. 206.

32. *Ibid.*, «Octobre», t. II, pp. 81-88.

33. *Hygiène, sive Ars sanitatem conservandi, poema*, Paris, P.G. Cavelier, 1771, traduit en vers français par Lequenue-Cousin sous le titre d'*Hygiène, ou Art de conserver la santé*, Paris, J. Bouvier et E. Bouvier, 1839.

34. Jean VI Cantacuzène (1283-1383) fut empereur d'Orient de 1341 à 1355. Après son abdication, il se fait moine au mont Athos, puis se retire à Mistra. Il rédige alors son *Histoire* qui couvre les années 1320-1356, dont Roucher donne la description de la peste à Constantinople, Livre IV, chapitre VIII.

dont il donne un large extrait en latin. Il se réfère également au mémoire sur la peste d'un certain Paris, couronné par la Faculté de médecine de Paris en 1775, dont il n'hésite pas cependant à mettre en doute les conclusions<sup>35</sup> ! Esprit curieux et original, Roucher ne cesse de s'interroger et d'interroger<sup>36</sup>.

Dans le premier volume d'*Histoire de la Bibliothèque universelle des Dames*, le poète se montre beaucoup moins audacieux et encore lié au *Discours sur l'histoire universelle* (1681) de Bossuet. Sans surprise, l'Égypte occupe une place importante de l'histoire ancienne. Moïse y est présenté comme le premier historien connu de l'Égypte et du reste du monde<sup>37</sup>. S'interrogeant sur l'origine de la mythologie, l'auteur remarque qu'« il suffisait d'être poète pour être théologien<sup>38</sup>. » Cette constatation devait le toucher intimement, lui qui avait une haute idée de la poésie et de la mission du poète, assimilé à un prophète des temps nouveaux. Le culte solaire de la religion égyptienne n'a pas seulement fasciné Roucher mais nourri sa réflexion sur l'origine des religions.

Sous la Révolution, alors qu'il vient d'être incarcéré à Sainte-Pélagie<sup>39</sup>, l'Égypte vient à nouveau hanter l'esprit de Roucher et lui fournit l'occasion d'une relation plus étroite avec le peintre Hubert Robert dont il admire le talent. La bibliothèque de Roucher était célèbre parmi ses amis hommes de lettres. Il n'hésite pas à demander à sa fille d'en prélever les *Lettres sur l'Égypte* (1785) de Claude Savary pour les prêter à son compagnon d'infortune. C'est aussi pour lui l'occasion d'obliger sa fille de dix-huit ans à correspondre avec un homme célèbre.

« Il faut prendre dans le corps de ma bibliothèque qui ferme ta chambre, le *Voyage en Égypte*, de Savary. Un artiste célèbre dans un art que tu aimes, le citoyen Robert, est ici. Il s'ennuie complètement [sic] car

35. *Les Mois*, t. II, p. 108-112.

36. Voir sur le génie propre de Roucher face à la science de son époque, l'article de Francis Roucher, « À l'époque des Lumières : Roucher, Buffon et le rut du cerf » in *Cahiers Roucher-André Chénier*, n° 1, 1980, pp. 66-75.

37. *Bibliothèque universelle des Dames, Seconde classe, Histoire*, t. I, Paris, rue d'Anjou, 1785, p. 71.

38. *Ibid.*, p. 116-117.

39. Le 11 octobre 1793, Roucher est incarcéré à Sainte-Pélagie, selon le registre d'écrou, conservé aux Archives de la Préfecture de Police, A B/319. Hubert Robert est enregistré le 29 octobre suivant. Ils furent tous deux transférés à la prison de Saint-Lazare, dans la nuit du 30 au 31 janvier 1794.

un peintre ne peut pas travailler partout comme un homme de lettres. Il faut au premier de l'espace et du jour, deux petites nécessités de la vie dont nous n'avons pas ici notre suffisance. Il veut lire, ne pouvant peindre ; et comme son imagination se plaît à errer à travers les ruines, à travers l'antiquité qu'il a si bien l'art d'animer et d'éterniser, envoie-lui cette fameuse Égypte dont la vie passée se retrouve si bien dans Savary. Il faut, ma bonne amie, consoler le génie attristé. Les Goths et les Vandales ne connaissent pas cette maxime de goût et de philosophie ; mais nous, mais toi, qui a appris à respecter la fleur de l'espèce humaine, fais, par ta promptitude, hommage de ton admiration. Je serais même d'avis que tu ajoutasses un mot de ta main sur un papier adressé à cet honnête et grand artiste. Point d'effort pour cela ; laisse-toi aller, et tu iras bien<sup>40</sup>. »

Eulalie a aussitôt répondu au souhait de son père :

Voici, mon cher papa, le petit mot que vous m'avez demandé hier pour le citoyen Robert. Vous êtes la cause que je n'ai pas eu le plaisir de jaser avec vous. Vous voyez : vous n'avez qu'à commander. Il en sera toujours de même tant que je le pourrai. Vous allez, dans peu, je le prévois, me mettre en correspondance avec Sainte-Pélagie tout entière. [...] *La lettre suivante était renfermée dans celle-ci.*

Au citoyen Robert

Vos pinceaux, Monsieur, ont excité souvent ma sentimentale, mais ignorante admiration. Combien de fois ai-je envié ce degré de savoir qui m'aurait mise à portée de les apprécier à leur juste valeur ! un peu de goût, peut-être aussi quelques dispositions pour cet art charmant que vous professez, ont été mes seuls guides. Le vrai talent trompe l'ignorance, je m'en suis aperçue. En contemplant l'ouvrage du génie, on croit savoir quelque chose ; mais bientôt on reconnaît l'illusion flatteuse, et la sottise vanité peut seule s'y méprendre.

Mon papa m'a appris hier que vous étiez son compagnon d'infortune ; il faut tenir compte à la destinée du peu de bien qu'elle nous fait, au milieu des maux dont elle nous comble. Je lui sais donc gré de vous avoir donné Sainte-Pélagie pour prison, au lieu de tout autre. En tous lieux, dans tous les temps, le génie s'entend avec le génie ; ils parlent une même langue, et quoique leur carrière soit différente, ils arrivent au même but. Vous me pardonnerez, sans doute aisément, Monsieur, l'éloge que je fais

40. Extrait d'une lettre de Roucher à sa fille, 16 brumaire an 2. Cette lettre est publiée sous le numéro VII dans les *Consolations de ma captivité ou Correspondance de Roucher*, Paris, H. Agasse, An VI (1797), t. I, p. 21-22.

ici de mon père, si vous avez une fille. Je joins à cette lettre, faible témoignage du plaisir que j'ai éprouvé en regardant vos ouvrages, les *Lettres sur l'Égypte*, de M. Savary, que mon papa m'a demandées pour vous. Tandis que votre imagination accoutumée à réaliser si bien les objets, vous transportera dans ce pays, aujourd'hui le vaste tombeau de tant et tant de merveilles, au pied de ces masses, orgueilleuses rivales du temps, de ces pyramides, vieux ossements de l'antiquité; tandis que vous suivrez pas à pas l'auteur dans ses aimables et riantes excursions à Rosette, et dans les environs du Caire, vous oublierez un moment les verrous et les grilles de Sainte-Pélagie<sup>41</sup>. »

Au contact d'Hubert Robert, Roucher passe peut-être de l'égyptologie à l'égyptomanie<sup>42</sup>. Il entame avec le peintre une réflexion sur la mort et la captivité. Échappatoire aux conditions carcérales, leurs conversations les mènent sur le terrain de la méditation et de la philosophie. On peut se demander si Hubert Robert jusqu'alors considéré communément comme un peintre de paysages, aux tableaux de fantaisie, joyeux et imaginaires, ne découvre pas avec le poète la force de l'allégorie. Là où certains critiques ne voient que légèreté et ornementation, nous penchons personnellement pour une vision ironique où l'allégorie prend un relief nouveau dans l'œuvre du peintre. Elle lui permet d'élaborer une réflexion sur l'incarcération et l'écroulement de l'Ancien Régime en termes voilés, qu'un regard attentif n'aura cependant aucun mal à découvrir et à décrypter. Sous un regard apparemment objectif et serein dont semble exclue toute réflexion philosophique, se cache en réalité un message tout à la fois railleur et mélancolique dont seuls les initiés peuvent découvrir la cruelle ironie<sup>43</sup>. Si proche de la mort qui pouvait les cueillir à chaque instant, Roucher comme Hubert Robert s'interrogeait sur la façon de se survivre dans la mémoire des hommes. Serait-ce à la manière des pyramides d'Égypte, que l'on croyait des tombeaux vides? Signes du néant de l'homme ou symboles d'immortalité?

41. Ces deux lettres sont publiées sous le numéro X et datées du 17 brumaire an 2, *op. cit.*, t. I, p. 27-29.

42. Dans le catalogue de l'exposition *Égyptomania, l'Égypte dans l'art occidental. 1730-1930*, qui s'est tenue au Musée du Louvre du 20 janvier au 18 avril 1994, les relations de Roucher et d'Hubert Robert en prison sont évoquées à la page 123.

43. Cf. mon article, « Visions artistiques de la captivité à Saint-Lazare » in *Cahiers Roucher-André Chénier*, n° 20, 2001, pp. 35-49.

Si l'Égypte a pu nourrir l'invention de Roucher, c'est bien à travers l'héritage de l'Antiquité grecque et romaine, mais revu au prisme d'ouvrages d'érudition récents. Il est vivement séduit par les nouvelles hypothèses de Court de Gébelin concernant la mythologie comparée des peuples anciens, dont il reconnaît cependant l'aspect conjectural et parfois hasardeux. Il tente d'ailleurs de les confronter à d'autres recherches, celles de Bailly notamment mais aussi celles de l'abbé Pluche et de Boulanger. Il puise également dans les récits de voyages comme celui de Michel Adanson en Afrique (1749 à 1753) ou celui de Claude Savary, paru en 1785. La fascination de l'Égypte est très présente dans sa vie, aussi bien dans son poème *Les Mois* que dans son ultime correspondance avec sa fille. Nous avons laissé de côté l'aspect maçonnique. Pourtant il aurait mérité que l'on s'y arrête plus longuement. Affilié à la loge des Neuf Sœurs, le 28 novembre 1778, Roucher fut mêlé à tous les événements qui marquèrent la vie de cette loge au sein du Grand Orient de France, dont il fut un des orateurs officiels puis le secrétaire. Il y rencontre notamment Court de Gébelin en l'honneur duquel il prononce une *Ode sur l'Immortalité de l'Homme* le 7 mars 1785, et Bailly auquel il restera fidèle pendant la Révolution.

Enfin l'Égypte fournit à Roucher l'occasion d'exprimer sa pensée profonde sur l'esprit de tolérance dans le dernier chant des *Mois*. Avec une ironie mordante, il évoque ainsi l'incendie de la Bibliothèque d'Alexandrie, par le calife Omar<sup>44</sup>: « On s'est trop moqué du raisonnement de ce Calife qui mit le feu à la Bibliothèque d'Alexandrie<sup>45</sup>. Sans doute, Omar était un furieux. Disciple de Mahomet et Conquérant, il ne pouvait pas être autre chose. Mais supposez que l'Alcoran ait été écrit dans le Ciel avec une plume tirée de l'Ange Gabriel, et le farouche Omar ne sera plus un raisonneur absurde. » L'Égypte que Roucher admirait était celle qui avait pu créer des œuvres impérissables et les transmettre à la postérité.

44. Rappelons que la Bibliothèque d'Alexandrie fut incendiée en 47 av. J.-C. après l'entrée de César à Alexandrie puis de nouveau en 391. Enfin les historiens ont mis en doute l'incendie par le calife Omar.

45. Roucher ajoutait ceci en note: « On connaît sans doute ce raisonnement d'Omar. *Si tous ces ouvrages, dit ce Conquérant, sont contraires à l'Alcoran, ils sont dangereux, et il faut les brûler; s'ils sont conformes à l'Alcoran, ils sont inutiles, et il faut les brûler encore.* »